

POURQUOI DEVENIR GÉOGRAPHE AU XVIII^E SIÈCLE ? LE RÔLE DE L'ÉCOLE DANS LA CARRIÈRE DE JEAN-BAPTISTE D'ANVILLE (1697-1782) : ÉTAT D'UNE RECHERCHE

HAGUET L.

BNF, PARIS, FRANCE

Au XVIII^e siècle, une profession est encore rarement embrassée par vocation. La carrière des parents détermine bien souvent celle des enfants. Pourtant, certains ont bel et bien choisi une voie à laquelle rien ne les vouait dans leur environnement familial, social ou culturel. Ainsi, rien ne prédisposait Jean-Baptiste d'Anville, né Charles Bourguignon, à devenir l'un des géographes français les plus importants et influents du siècle des Lumières. Il ne dispose pas d'une fortune personnelle. Il n'appartient pas à un milieu savant. Son père, Hubert Bourguignon, est maître-tailleur d'habits. Certes, cela n'en fait pas un artisan misérable : quand son deuxième fils, Hubert-François, dit Gravelot, connu par la postérité comme graveur, s'apprête à se lancer dans le commerce à Saint-Domingue, sa famille est en mesure de lui envoyer des marchandises d'une valeur de 14 000 livres, une somme alors assez considérable¹. Par comparaison, à la même époque, le Premier géographe du roi reçoit pour son titre 1000 livres par an de la couronne². Mais, le principal capital de d'Anville réside dans l'ambition de son père, désireux de favoriser l'ascension sociale de ses fils. Rien n'indique toutefois que cette ambition soit dirigée vers une carrière en particulier. Ainsi, Gravelot, s'est tourné vers les arts.

En conséquence, les questions suivantes se posent : comment devient-on cartographe quand votre milieu social ne vous y prédispose pas particulièrement ? Comment une carrière de cartographe a-t-elle pu séduire le fils d'un tailleur ambitieux ? Le parcours professionnel de d'Anville constitue-t-il ou non une exception au XVIII^e siècle ?

Dans la naissance de cette vocation cartographique, l'école, dont l'importance est déjà croissante dans les premières années du XVIII^e siècle, paraît jouer un rôle déterminant. À travers les éloges académiques consacrés à d'Anville à sa mort, l'analyse des papiers et de la correspondance du géographe, les archives du collège où il a étudié, les cours conservés, les listes d'élèves et de professeurs, il est possible de reconstituer les modalités d'accès du futur géographe à l'instruction, reconstituer la formation intellectuelle du géographe et évaluer son influence concrète sur sa pratique cartographique ; enfin mettre en lumière le rôle capital de la constitution d'un premier réseau social, étude essentielle à la reconstitution d'une carrière où les relations sont déterminantes pour donner accès aux informations et aux places.

Un cursus presque ordinaire : un fils d'artisan au collège

Faute de sources, la formation intellectuelle des savants à l'époque des Lumières est souvent un sujet délicat à traiter. Ceux-ci ne s'attardent guère sur leur enfance et leurs années d'instruction, dont le récit est alors considéré comme « insipide »³, selon le mot de Voltaire. Les sources relatives à Jean-Baptiste d'Anville n'échappent pas à la règle. Pour justifier les quelques lignes qu'il consacre à ses années de formation, son biographe Bon-Joseph Dacier (1742-1833), alors secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, se sent même contraint d'arguer de la précocité de son sujet : « Son goût pour la géographie se manifesta presque dès l'enfance : il sembloit l'avoir reçu de la Nature. Cette singularité nous autorise à dire quelque chose de ses premières années.⁴ » La précocité de d'Anville n'est pas loin d'être un prétexte sous la plume de Dacier. Le futur géographe aurait tracé sa première carte, une Grèce ancienne, entre sa douzième et quinzième année, (d'où le « presque dès l'enfance »), ce qui est tôt, sans être exceptionnel, comparé à d'autres enfants prodiges de la même période⁵.

L'instruction au XVIII^e siècle, si elle n'était certes pas généralisée, était de plus en plus répandue, notamment à Paris. Loin de s'arrêter à l'enseignement primaire pour les enfants d'ouvriers et d'artisans⁶, elle se poursuivait, pour nombre d'entre eux, par des études secondaires⁷. D'Anville et Gravelot suivirent donc le cursus ordinaire des enfants scolarisés du XVIII^e siècle. Ils apprirent les bases de l'instruction (lire, écrire, compter, et des rudiments de latin) dans une petite école où l'on entrait vers quatre ans, tandis que certains condisciples plus aisés étaient instruits par un précepteur⁸. Puis, dès neuf ans, les maîtres de pension les menèrent au collège, dans lequel le cursus durait six ans, de la sixième à la rhétorique⁹. Pouvaient s'y ajouter deux années de Philosophie, au cours desquelles on pouvait se perfectionner en mathématiques et physique.

D'Anville et Gravelot furent envoyés au collège des Quatre-nations (aussi appelé collège Mazarin)¹⁰. Une partie des archives de cette institution a été conservée et exploitée par les historiens de l'éducation. Comme, selon le règlement, on ne pouvait entrer en sixième avant dix ans ou après quinze ans, d'Anville a

pu commencer sa scolarité vers 1707 et l'achever vers 1713-1715. Élève appliqué, il termine le cursus, c'est-à-dire qu'il atteint au moins la classe de rhétorique. Son frère Gravelot, qui n'était pas un élève très assidu, abandonne le collège dès la troisième.

Ce collège, qui abrite aujourd'hui l'Institut de France, ouvre en octobre 1688. C'est une fondation posthume de Jules Mazarin. Ce n'est donc pas une institution jésuite, comme l'autre grand collège parisien, Louis-Le-Grand. Le collège des Quatre-nations accueillait soixante pensionnaires de la noblesse, issus des provinces acquises à la France par les traités de Westphalie et des Pyrénées (Alsace et « pays d'Allemagne », Flandre, Artois, Pignerol, Luxembourg, Roussillon), mais surtout une majorité d'élèves externes. À l'époque de d'Anville, leur nombre s'élevait à 1500. Pour l'admission des externes, aucune condition particulière n'était requise, à l'exception de l'examen qui déterminait le niveau des enfants. Il n'était pas même obligatoire d'être catholique et les petits protestants pouvaient y être instruits à condition de ne pas être surpris en train de faire du prosélytisme. D'Anville, fils de tailleur, appartenait donc à la cohorte des externes, ce qu'on appelait alors des Martinets, « parce que, comme les hirondelles, ils volaient longtemps d'un endroit à un autre avant de se fixer¹¹ ».

À Paris, l'instruction des fils d'un artisan aisé ne demandait pas de sacrifices financiers considérables. Les deux plus grands collèges, Louis-le-Grand et Mazarin, étaient libres et gratuits. Du reste, à partir de 1719, cette gratuité s'étendra à l'ensemble des collèges de la capitale. Les plus misérables des élèves pouvaient même être nourris s'ils montraient des aptitudes pour les études, en échange de menus services, comme le ménage de la classe. Ces collèges étaient donc fréquentés par des élèves d'horizons très divers, dont un certain nombre provenait du monde artisan : la scolarité prolongée des enfants d'Hubert Bourguignon ne représentait pas une situation exceptionnelle.

Le rôle de l'école dans la naissance de la vocation : l'apprentissage de la cartographie au collège des Quatre-nations

Au sujet du rôle de l'école sur l'objet de la vocation de Jean-Baptiste d'Anville, l'Éloge de Dacier ne laisse pas de douter. C'est bel et bien au collège que naît le goût de d'Anville pour la cartographie, mais aussi le premier lieu où elle est pratiquée. La vocation savante de d'Anville fait l'objet d'un récit des origines, sans doute relaté par le géographe de son vivant et relayé par Dacier dans son Éloge :

À peine avoit-il douze ans, qu'une carte géographique, tombée par hasard entre ses mains, et la lecture de quelques historiens latins, décidèrent de sa vocation et des affections de toute sa vie.

Aussitôt, si l'on en croit certains de ses biographes, il se serait attaché à la copie¹². Il occupe dès lors récréations et soirées, à dresser des cartes jusqu'à ce que, son temps libre n'y suffisant plus, il y travaille en classe :

Déjà il consacroit les momens de loisir que lui laissoit le cours de ses études, à dessiner la carte des pays décrits par ces auteurs : bientôt même, ce goût ayant pris plus de force et de vivacité, il employoit une partie du temps des classes à le satisfaire. Son professeur le surprit un jour dans cette occupation, et se disposoit à la punir ; mais après avoir jeté les yeux sur ses dessins, il eut le bon esprit de l'applaudir et de l'encourager, bien sûr que ses études ne pouvoient souffrir d'une inclination qu'elles avoient développée, et à laquelle elles étoient indispensablement nécessaires¹³.

C'est donc dans le temps et dans l'espace scolaire que se développe la passion géographique de d'Anville.

Plusieurs documents vont dans le sens de cette reconstitution biographique dont Dacier se fait l'écho. Il s'agit d'une carte de la Grèce, intitulée *Graecia vetus*, datée de 1712, signée « J. B. Bourguignon », dont le manuscrit est aujourd'hui perdu, mais dont il existe une version imprimée dans le premier tome de la réédition des textes de d'Anville, intitulée *Oeuvres de d'Anville* publiées par M. de Manne (1834)¹⁴. Louis-Charles-Joseph de Manne (1773-1832), conservateur de la Bibliothèque du Roi, était le fils du secrétaire de d'Anville, Nicolas-Joseph De Manne, dit La France, également marchand de géographie. De Manne aurait fait graver cette carte dont il possédait l'original puisqu'il avait hérité des manuscrits, cartes, planches et dessins du géographe¹⁵.

Par ailleurs, l'étude du programme en vigueur au collège des Quatre-nations confirme que la cartographie y était enseignée aux élèves, à l'occasion du cours de mathématiques. Lors de sa scolarité, d'Anville eut très probablement comme professeur de mathématique Pierre Varignon (1654-1722). Celui-ci est le premier à obtenir cette chaire au collège Mazarin, suite à la publication de son *Projet d'une nouvelle mécanique* en 1688, qu'il occupe jusqu'à sa mort en 1722. C'était un pédagogue réputé dont témoigne l'épithète « célèbre », qui accompagne presque systématiquement son nom¹⁶.

Voilà comment se déroulaient les leçons de mathématiques que reçut d'Anville. Le cours était dispensé en latin, pour suivre l'usage de l'université. Les manuels de mathématiques sont alors peu répandus. Trois-quarts d'heure étaient consacrées à la copie du cours et le reste à son explication¹⁷. Les cahiers de leçons

de d'Anville n'ont pas été retrouvés mais d'autres manuscrits du cours en latin et en français ont été conservés ainsi qu'une version imprimée de 1731 traduite en français par Jean-Baptiste Cochet sous le titre *Éléments mathématique de Monsieur Varignon*¹⁸.

Or ce cours de mathématique était bien propre à éveiller une vocation de géographe : le traité est présenté comme « la science des grandeurs telles que sont les distances de lieux, les longueurs de chemins, les largeurs des rivières et des fosses ». Un certain nombre de schémas et d'exercices permettent aux élèves de pratiquer des exercices de triangulations et d'effectuer des relevés, avant de les reporter sur le papier. On y apprend les bases du métier d'arpenteur, comme la trigonométrie, mais surtout on apprend à le pratiquer. Les leçons sont en effet suivies d'exercices propres à stimuler une vocation de cartographe. Qu'on en juge : « Probleme XLIII. Tracer sur le papier une figure rectiligne, par exemple, une ville, un château, une citadelle, &c. » ; « Probleme LV. Mesurer la surface de la terre » ; « Probleme XL. Mesurer un angle sur la terre » ; « Probleme XXV. Mesurer toutes sortes de distances en long, large, ou profond, inaccessibles, ou bien la distance qui est entre deux points, par exemple A & B, dont on ne sauroit approcher » ; et enfin « Probleme XXXVIII : Faire des Cartes Topographiques ¹⁹ ». Pour ce qui concerne la part géométrique du travail géographique, d'Anville a donc sans doute été formé par Varignon.

Toutefois, la vocation de d'Anville pour la cartographie, et notamment la cartographie historique, suppose également qu'il ait été développée dès le collège une sensibilité au monde antique. C'est ce qui apparaît dans l'Éloge de d'Anville par Dacier :

*Les auteurs anciens lui devinrent plus chers de jour en jour, et lui inspirèrent pour la Géographie ancienne, un amour de préférence, qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa vie, [...] par ce charme inexprimable qui nous ramène toujours vers les objets auxquels notre âme doit ses premières jouissances.*²⁰

On aura noté, à travers ce texte rédigé à la fin du XVIII^e siècle, que se propage alors l'idée qu'il faut chercher dans l'enfance, l'origine des « passions » de l'âge adulte. Il faudrait chercher en reconstituant la liste des professeurs de rhétorique et de belles-lettres de d'Anville, en retrouvant des témoignages d'autres élèves ayant étudié au collège des Quatre-nations à la même période, quels sont les cours qui ont pu développer chez lui ce goût de l'histoire antique, qui du reste, a pu aussi se développer au contact de ses condisciples.

Dans l'ensemble, Jean-Baptiste d'Anville bénéficie au collège Mazarin d'une instruction de qualité, surtout dans le domaine scientifique. Il se peut qu'il fût sensibilisé à la rigueur du raisonnement à cette époque. Ces éléments entrent en contradiction avec le Biographical dictionary de 1843 qui déduit des éloges écrits pour d'Anville et de son oeuvre, que l'éducation mathématique du géographe aurait été négligée et qu'il en aurait conservé des lacunes²¹. A l'heure actuelle, nous n'avons pas pu retrouver les sources qui ont pu inspirer ces lignes²². Au contraire, Pierre Varignon est un mathématicien réputé et dans l'ensemble, si le renom du collège se dégrade à partir des années 1730 et 1740, notamment avec le renvoi de professeurs jansénistes et le comportement de certains autres, scandaleux ou alcooliques, il jouit d'une bonne réputation au début du XVIII^e siècle.

Le savoir pour carrière

C'est donc au collège des Quatre-nations que d'Anville a pu commencer à envisager sa vocation de géographe. Toutefois, il ne suffit pas d'utiliser les heures de classe pour placer sur la carte les villes antiques et de se passionner pour les textes gréco-latins pour envisager la géographie comme une carrière savante. Le métier de géographe doit exister dans l'imaginaire collectif, être valorisé socialement et viable économiquement.

Or la géographie n'est pas alors en soi « un état » comme on disait alors, c'est-à-dire une profession assortie d'un traitement. À défaut de disposer d'une fortune personnelle, le géographe doit faire commerce de cartes, donner des leçons, s'attacher un mécène, princier ou royal, trouver des commandes éditoriales pour insérer des cartes dans un ouvrage, intégrer des académies, où les places sont rares, mais qui versent à leurs membres des pensions. La carrière est donc hasardeuse et nombre de géographes meurent dans la misère²³.

Mais l'école n'est pas seulement le lieu où s'acquiert l'instruction. C'est aussi une première expérience de sociabilité en dehors du cercle familial. Celle-ci a pu donner à Jean-Baptiste d'Anville l'exemple de carrières savantes réussies. Contrairement au stéréotype de l'époque du régent pauvre et isolé de l'université de Paris, les professeurs des Quatre-Nations sont salariés et souvent bien introduits dans les milieux savants²⁴. Par exemple, Pierre Varignon (1654-1722), fils d'un architecte pauvre de la côte normande devenu professeur au collège des Quatre-nations, est ainsi membre de l'Académie royale des sciences depuis 1688. Il est lié à de nombreux membres de cette institution, comme Philippe de la Hire

(1640-1718), mathématicien et géographe, Bernard le Bovier de Fontenelle (1657-1757), secrétaire perpétuel, Joseph Guichard Duverney (1648-1730), professeur d'anatomie au Jardin Royal. Il a également entretenu une correspondance scientifique nourrie avec Leibniz et Newton.

Outre qu'ils offrent une image positive de la carrière savante, les professeurs peuvent ainsi constituer un premier réseau de protecteurs et introduire les plus talentueux de leurs élèves auprès de cercles savants ou de potentiels mécènes. Toutefois, nous n'avons pu déterminer pour l'heure si d'Anville avait pu bénéficier de tels appuis. Pour évoquer la fin des études de d'Anville et son entrée au service de son premier protecteur, Louis du Four, abbé de Longuerue (1652-1733), linguiste et historien, Dacier manie l'ellipse :

*Peu d'années après que M. d'Anville fut sorti du collège, le besoin de consulter, le besoin plus pressant peut-être de parler de l'objet de sa passion à des personnes en état de l'entendre, lui firent rechercher la connoissance des savants les plus distingués. Il eut le bonheur d'en être accueilli, et d'être admis dans la société de l'abbé de Longuerue, dont la conversation fut pour lui une source inépuisable d'instruction, et dont les conseils fortifièrent encore son attrait pour la Géographie ancienne*²⁵

Dacier laisse entendre que d'Anville aurait sollicité de lui-même, sans appuis, son introduction auprès de l'abbé de Longuerue, qui tient dans les années 1710 une sorte de salon savant à Paris. Toutefois, il est possible que d'Anville ait été recommandé par ses professeurs qui entretenaient une sociabilité savante, à moins que son père ait su faire jouer ses relations auprès de la noblesse pour son fils aîné, comme il a su les intéresser à la carrière de son deuxième fils, l'artiste Gravelot²⁶. L'enquête sur les années qui séparent la sortie du collège de d'Anville et son introduction dans le cercle de l'abbé de Longuerue doit donc être poursuivie.

Pour pleinement mesurer l'influence des professeurs sur la vocation savante de Jean-Baptiste d'Anville, il conviendra par ailleurs de poursuivre nos recherches sur les professeurs du collège des Quatre-nations, leurs carrières et leurs réseaux.

Les condisciples du collège, comme premier réseau de sociabilité : l'exemple de Nicolas-Claude Thiériot (1696-1772)

Plus encore que les professeurs, auprès desquels s'impose généralement une distance respectueuse, c'est avec les condisciples de collège que se créent les premiers réseaux de sociabilités. Des enfants d'origines diverses s'y croisent : les pensionnaires issus de la noblesse pauvre, des fils d'artisans comme d'Anville ou quelques années plus tard Sébastien Mercier, des fils de domestiques, de notaires, de précepteurs²⁷. Ainsi, les premières amitiés se muent parfois à l'âge adulte en d'utiles relations.

Au collège des Quatre-nations, d'Anville et son frère Gravelot se lient avec Nicolas-Claude Thiériot (1696-1772). Or peu après sa sortie du collège, en 1714, Thiériot entre en apprentissage chez maître Alain, procureur au Châtelet. Il y rencontre François-Marie Arouet, futur Voltaire, avec lequel il reste intime jusqu'à sa mort. Les années passent, et malgré le temps, Thiériot n'a jamais oublié ses anciens condisciples avec lesquels il semble avoir gardé contact, comme le laisse entendre sa correspondance. Dans une lettre du 10 avril 1757, Thiériot soutient d'Anville et Gravelot auprès de Voltaire, plus de quarante ans après avoir quitté le collège des Quatre-nations :

*On m'a fait part de nouveaux dessins pour la Henriade dans une belle édition que MM. Cramer méditent de faire in-4° dans deux ou trois ans. J'en ai été beaucoup plus content que des dessins de Le Moine, de Veughels et même de Detroy. Ils sont de M. Gravelot, frère de M. Danville le géographe qui est de l'Académie des belles-lettres, tous deux mes anciens camarades de collège et qui m'ont toujours témoigné beaucoup d'amitié. Ils ont toujours été admirateurs et défenseurs de vos ouvrages. Ils sont fort habiles gens l'un et l'autre, et ils peuvent vous être de quelque utilité. Le dessinateur a dû vous écrire.*²⁸

À cette période, les deux frères collaborent donc déjà avec Voltaire. Gravelot propose des illustrations pour La Henriade. Quant à d'Anville, dès février 1757, Voltaire lui demande de corriger son *Essay sur l'histoire générale* paru une première fois en 1756²⁹. Quelques mois plus tard, en août 1757, il le remercia, par l'intermédiaire du libraire Cramer, de lui avoir apporté son aide.³⁰

Les relations entre les deux frères et le philosophe sont encore distantes. Leurs collaborations prennent toutefois de plus en plus d'ampleur. Dès 1759, d'Anville dresse une carte d'une Partie de l'Empire de Russie comprise en Europe (rééditée en 1760) pour l'*Histoire de l'Empire de Russie* sous Pierre-le-Grand de Voltaire. Toutefois, Thiériot sert encore d'intermédiaire, rappelle d'Anville et Gravelot à son bon souvenir, à la demande expresse des deux frères, dans une lettre du 29 décembre [1759] :

*Les deux frères d'Anville et Gravelot, mes anciens amis de collège vous présentent leurs services, leurs talents et leur requête pour exciter MM. Cramer à leur répondre sur tout ce qui leur a été écrit à votre sujet. Ils vous sont bien dévoués et se font gloire de vous suivre dans votre immortalité.*³¹

Le talent des frères et le soutien de leur ami Thiériot confortent leur faveur durable auprès du philosophe. Dès 1760, Gravelot réalise un frontispice pour l'édition d'une comédie en cinq actes de Voltaire intitulée *Le Caffé ou l'Écossaise*, puis se charge d'illustrer de vingt dessins, les Oeuvres de Voltaire éditées par Cramer³². Quant à d'Anville, il jouit de toute l'estime de Voltaire, pour lequel il constitue une référence en matière de géographie. Ainsi quand Voltaire déclare vouloir donner une pièce intitulée *Les Scythes*, il souhaite lui donner un arrière-plan géographique qui ne déçoive pas d'Anville par des inexactitudes.³³

Thiériot usera donc à plusieurs reprises de son influence auprès de Voltaire pour favoriser Gravelot et d'Anville. Or, il ne manquera pas de les identifier systématiquement comme des camarades de collège, sans doute pour les distinguer de la cohorte de solliciteurs qui poursuivaient le philosophe, mais aussi comme si avoir été condisciples donnait une qualité particulière à leurs liens.

Dans la vocation savante de d'Anville, l'école joue un rôle central car elle lui donne l'objet de son inclination et lui inspire les moyens de la développer intellectuellement. La gratuité d'une école avec des professeurs de haut niveau permet à des enfants d'origine diverse d'acquérir un bagage intellectuel de qualité, favorisant le développement de vocations qui n'auraient pu trouver leur origine dans le cercle familial. L'importance sociale de l'école doit également être dégagée, puisque le collège n'est pas simplement le lieu de l'instruction mais aussi l'espace où se construisent les premières sociabilités. L'approfondissement de l'étude des professeurs et condisciples de d'Anville devrait permettre de saisir plus finement les conditions de réalisation de la vocation savante, mais aussi d'observer si le parcours du géographe constitue une exception ou bien si l'ascension sociale par l'école et l'image d'une carrière savante partiellement autonome prend d'ors et déjà son essor dans la société du XVIIIe siècle.

¹ Edmond de Goncourt, Jules de Goncourt, « Gravelot », *Gazette des beaux-arts, Courrier européen de l'art et de la curiosité*, Xe année, t. XIV, Paris, 1868, p. 154.

² Mary Pedley, *Bel et utile, The Work of the Robert de Vaugondy Family of Mapmakers*, Tring, Map collector publications Ltd, 1992, p. 113.

³ René Pomeau, *D'Arouet à Voltaire 1694-1734*, Oxford, Voltaire Foundation, 1988, ch. IV, p. 39.

⁴ Bon-Joseph Dacier, « Éloge de M. d'Anville », Louis de Manne, *Notice des ouvrages de M. d'Anville*, Paris, 1802, p. 18.

⁵ Pour ne donner qu'un exemple, le linguiste et érudit Louis du Four de Longuerue, qui est le premier protecteur de Jean-Baptiste d'Anville, était considéré dès quatre ans comme un enfant prodige. Voir Pierre-Nicolas-Bonamy, *Longueruana ou recueil de pensées, de discours et de conversations, de feu M. Louis du Four de Longuerue, abbé de Sept-Fontaines, & de Saint-Jean-du-Jard*, Berlin, s. n., 1754, p. VIII.

⁶ Egle Becchi, *Dominique Julia, Histoire de l'enfance en Occident, du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1998, p. 33-77.

⁷ Benoît de Fauconpret, *Les Pensionnaires du collège Mazarin ou des Quatre-nations, 1688-1794*, p. 154. À titre d'exemple, on peut citer le géographe Jacques-Nicolas Delisle, fils d'un précepteur en mathématiques et en géographie, qui fréquente le collège des Quatre-nations à la fin du XVIIe siècle ou, plus tard, Louis Sébastien Mercier, l'auteur des *Tableaux de Paris*. Le fils de l'artisan vitrier étudie dans ce collège dans les années 1750.

⁸ Irène Passeron, « Le mémoire de d'Alembert sur lui-même », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n° 38, avril 2005, p. 24.

⁹ Voir Marie-Madeleine Compère dir., *Du Collège au Lycée (1500-1850)*, Paris, Gallimard, 1985, 285 p.

¹⁰ Voir Edmond de Goncourt, Jules de Goncourt, *op. cit.*, p. 153. Le nom de d'Anville n'est pas répertorié dans la liste des externes établies par Benoît de Fauconpret, *op. cit.*, p. 154. Cependant, cette liste est largement incomplète puisque Fauconpret n'est parvenu à recenser que 800 élèves sur un total probable de 15 000, les registres de l'inscription des externes au collège Mazarin ayant été perdus lors de la Révolution Française.

¹¹ Alfred Franklin, *Recherches historiques sur le collège des Quatre-nations*, Paris, Auguste Aubry, 1862, p. 109.

¹² Anonyme, art. « Anville », *The Biographical dictionary for the diffusion of useful knowledge*, London, Longman, Brown, Green et Longmans, 1843, p. 128-130. Aucune autre source ne nous permet à l'heure actuelle de confirmer ce point.

¹³ Bon-Joseph Dacier, « Éloge de M. d'Anville », p. 18.

¹⁴ La carte est insérée dans Jean-Baptiste d'Anville, *Oeuvres de d'Anville publiées par M. de Manne*, vol. 1, Paris, Levrault, 1834, avant la p. i.

¹⁵ Jean-Baptiste-Modeste Gence, « Préface », *Oeuvres de d'Anville publiées par M. de Manne*, p. xx et p. xxvj note 1 ; Bon-Joseph Dacier, « Éloge de M. d'Anville », *Oeuvres de d'Anville publiées par M. de Manne*, p. ij note 1. Je n'ai pu, pour l'heure, retrouver le manuscrit de cette carte de jeunesse.

¹⁶ Jeanne Peiffer, « Le 'Traité de Géométrie' de Varignon et l'apprentissage mathématique du jeune D'Alembert », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n° 24, avril 2005, p. 133.

¹⁷ Jeanne Peiffer, *op. cit.*, p. 127.

¹⁸ Pour la comparaison entre ces différentes versions et leurs références, voir Jeanne Peiffer, *op. cit.*, p. 131.

¹⁹ Pierre Varignon, *op. cit.*, p. 150, p. 135, p. 121, p. 133.

²⁰ Bon-Joseph Dacier, « Éloge de M. d'Anville », p. 18-19.

²¹ « In so far as the mathematical sciences are concerned his education appears to have been neglected, and he continued to the last deficient in this branch of knowledge ». Anonyme, art. « Anville », *The Biographical dictionary for the diffusion of useful knowledge*, London, Longman, Brown, Green et Longmans, 1843, p. 128.

²² Il s'agit peut-être d'une référence à l'éloge posthume peu flatteur que Condorcet a consacré à d'Anville pour l'Académie des sciences. Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat de Condorcet, « Éloge de d'Anville », *Histoire de l'Académie royale des Sciences, Année M DCC LXXXII*, Paris, Imprimerie nationale, 1785, p. 69-77.

²³ Nombre de cartographes terminent leurs carrières ruinés comme les Robert de Vaugondy ou la famille Sanson.

²⁴ Boris Noguès, « Une corporation enseignante atypique. Les professeurs des collèges parisiens sous l'Ancien Régime (vers 1660-vers 1793) », Paris et Île-de-France. *Mémoires*, tome 57, 2006, p. 119-145.

²⁵ Joseph-Bon Dacier, « Éloge de d'Anville », dans *Oeuvres de d'Anville publiées par de Manne*, Paris, Imprimerie royale, 1834, p. II.

²⁶ Hubert Bourguignon parvient dans un premier temps à placer son cadet à la suite de l'ambassade de Louis d'Aubusson, duc de la Feuillade (1673-1725). Il le recommande ensuite à Charles Gaspard de Goussé, marquis de la Rochalard, gouverneur de Saint-Domingue entre 1723 et 1731. Voir Jean-Baptiste d'Anville, « Éloge de M. Gravelot », *Le Nécrologe des hommes célèbres de France, par une société de gens de lettres*, Paris, 1774, n. p. ; Voir aussi Edmond de Goncourt, Jules de Goncourt, « Gravelot », *Gazette des beaux-arts, Courrier européen de l'art et de la curiosité*, Xe année, t. XIV, Paris, 1868, p. 153-168.

²⁷ Voir *supra*, note 7.

²⁸ Nicolas-Claude Thiériot, [Lettre à Voltaire, Paris, le 10 avril 1757], « *Lettres inédites de Thiériot à Voltaire* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Armand Colin, 1908, p. 149.

²⁹ Lettre de Voltaire à Jean-Baptiste d'Anville, février 1757, conservée à la Bibliothèque nationale de France sous la cote Manuscrits Nouv. Acq. F. 24330, f. 244-255.

³⁰ [Lettre de Gabriel (ou Philibert) Cramer, libraire à Genève (de la part de Voltaire) à d'Anville 13 août 1757], « *Manuscrits, lettres autographes et autres documents provenant du cabinet de M. d'Anville* », *Catalogue des livres de feu M. de Manne*, Paris, François, 1863, p. 249-255.

³¹ Nicolas-Claude Thiériot, [Lettre à Voltaire, à l'Arsenal, le 29 décembre [1759]], « *Lettres inédites de Thiériot à Voltaire* », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Armand Colin, 1908, p. 351.

³² Edmond de Goncourt, Jules de Goncourt, *op. cit.*, p. 163.

³³ Voltaire, « Lettre du 20 mars 1767 au Libraire Jacques Lacombe », Theodore Besterman, *The complete works of Voltaire*, Volume 115, 1974.